

A propos de l'espace chez Haddad dans *Je t'offrirai une gazelle*.

Lire Haddad, c'est se rapprocher des étoiles. C'est franchir les barrières du banal quotidien et pénétrer dans le monde du merveilleux féérique où les mots s'animent d'une énergie nouvelle, générant des sens tout à fait inattendus mais d'une grande beauté. Les mots sous la plume de Malek Haddad ont un étrange pouvoir ! N'est-il pas poète avant tout ?

Haddad est arraché à la vie le 02 juin 1978, à un âge où la mort ne peut qu'être absurde : Il meurt tel un aigle tourmenté, écorché en plein vol.

Homme blessé et incompris. Son image sera injustement mutilée. Haddad a été réduit à une sombre équation. Barricadé dans un perpétuel exil qui finit par atteindre une ampleur exagérée, dramatique. Scandaleux ! N'est-il pas extrêmement dommage de ne retenir de lui que sa détresse dans la langue française ? Comment peut-on passer sous silence l'aspect tellement original et qualitatif de son oeuvre si diversifiée ?

Bakhouché Chérifa

Présentation et contenu de *Je t'offrirai une gazelle* :

Un lecteur qui découvre pour la première fois, *Je t'offrirai une gazelle* (1959), est doublement désorienté. D'abord parce que ce roman est constitué par deux récits qui se chevauchent et se complètent. Ensuite parce qu'il n'y trouvera point, les repères auxquels il est habitué. Cet ouvrage est en effet sous-tendu par deux écritures : roman et poésie. Tantôt nous sommes confrontés à un texte heurté et discontinu. Et tantôt nous sommes sensibles à l'enchaînement remarquable, limpide et fluide des mots qui s'agencent harmonieusement pour nous délivrer de magnifiques images poétiques, qui n'ont absolument rien à envier aux plus grands poètes surréalistes. Aussi il serait plus juste de présenter *Je t'offrirai une gazelle* en terme de « roman-poème ».

Je t'offrirai une gazelle est véritablement une chronique des amours impossibles. Durant la guerre d'Algérie, un auteur dont on ne connaît pas l'identité se trouve à Paris en exil. Sa vie s'y déroule de façon terne et désabusée. Il confie son manuscrit - un roman d'amour - à un éditeur parisien Gisèle Duroc qui sera quasiment envoûtée par le conte du Tassili des Ajjer. L'auteur/Gisèle et Moulay /Yaminata) : deux couples, deux espaces et deux amours avortées. Il n'y a point de place à l'amour en temps de doute et d'incertitude. Il n'y a pas d'amour heureux en temps de guerre.

Deux grands pôles organisent essentiellement l'espace dans ce roman : la ville (Paris) et le désert immense et infini. Mais Haddad a situé son intrigue essentiellement à Paris : d'un bistrot de la place Saint-Sulpice, au jardin du Luxembourg ; du bureau d'un éditeur parisien à la chambre d'un « *hôtel fatigué* ». Ceci en ce qui concerne le récit initial, soit l'histoire de l'auteur, de Gisèle et du manuscrit à publier.

Pour notre part, nous allons examiner ici l'espace parisien et tenter de montrer comment il est perçu dans *Je t'offrirai une gazelle*.

L'espace dans *Je t'offrirai une gazelle* :

Tout roman implique un décor qui lui est particulier. Un certain espace dans lequel évoluent les personnages et où se déroulent les événements. Les lieux sont une « *éternité figée* » qui ne prend vie que dans le vécu, dans l'expression personnelle d'un créateur. Haddad ne se contente pas de les décrire tels qu'ils se déploient dans la réalité, mais va les transcrire en fonction d'une relation particulière et intime qu'il entretient avec Paris en ce moment précis de l'histoire (1958). Aussi les lieux convoqués dans *Je t'offrirai une gazelle* sont loin de paraître innocents et suscitent forcément beaucoup d'images chargées de connotations les plus diverses, traduisant la représentation spécifique d'une réalité présente dans la vie de Malek Haddad.

Les lieux dans *Je t'offrirai une gazelle* :

Dans un premier temps, nous avons regroupé les lieux convoqués dans ce roman en deux espaces : les lieux clos, intérieurs et les lieux publics.

1) Les lieux clos

Le bureau de l'éditeur parisien :

C'est sur le lieu sur lequel s'ouvre le roman et où apparaît le héros romanesque « l'auteur ». Les indications livrées par le narrateur permettent de situer approximativement l'emplacement des Editions du Ciel. Ainsi de la fenêtre, on pouvait apercevoir vers Sainte-Genève, un carillon et la croix du Panthéon. Grâce à une carte de Paris, nous pouvons situer facilement ce lieu référentiel.

C'est un bureau banal, anodin, triste et anonyme, mais qui joue dans le récit, un rôle non négligeable dans la mesure où il constitue le point de départ de l'intrigue entre « l'auteur » et Gisèle. De même le roman se clôt dans ce bureau, espace fermé dans lequel l'auteur se claquemure et renonce à la publication de son manuscrit

La chambre d'hôtel :

On a peu de détails concernant cet hôtel. Le narrateur nous indique seulement que c'est un « *hôtel fatigué* ». Cet espace intervient principalement dans les épisodes relatifs à Gerda (qui ne comprend pas le français). Le choix de ce lieu assorti à ce personnage permet de mettre en évidence la solitude de l'auteur et le problème de l'incommunicabilité en recourant notamment à l'utilisation d'une puissante image allégorique :

« Elle voudrait parler, interroger. Mais ses mots ne diraient rien. Le drame du langage est là : c'est un mur. » (p.40)

Ou encore :

« L'auteur prend sur sa table de nuit un manuscrit. Il lit. Gerda écoute. Il y a le mur. Elle ne comprend rien. Mais les murs ont des yeux. » (p.40)

C'est dans ce lieu anonyme et froid que l'auteur constate d'ailleurs l'étendue de sa détresse et décide alors de quitter cette jeune femme aux grands yeux verts « *un bébé d'Allemande* » de vingt trois ans.

L'appartement de Gisèle :

Cet espace est évoqué pour dire la platitude de l'existence de celle-ci qui vit dans une confortable aisance bourgeoise mais « *où la vie sommeillait.* » Une existence fade et morne auprès d'un mari, Jean Duroc, qu'elle avait cessé d'aimer, pourtant « *elle l'avait aimé passionnément. Elle avait cru en lui. Aujourd'hui elle était la compagne absente d'une ombre.* » (p. 83) C'est là, un soir où l'ennui avait « *une odeur insupportable de fausse sérénité* », qu'elle découvre son amour pour l'auteur et décide d'aller rejoindre.

Le bureau de F. de Lisieux :

Cet autre lieu fermé permet au narrateur d'introduire le personnage de François de Lisieux, derrière lequel se cache incontestablement Louis Aragon.

Il s'agit d'un « *grand bureau* » situé dans les locaux d'une revue, probablement Les Lettres Françaises et où sont accrochés des tableaux de Picasso et de Léger. Il semble – par sa description - suggérer et souligner la solitude de ce poète aux cheveux blancs, d'un "*blanc bleuté*", beaucoup trop sollicité.

L'évocation de Louis Aragon est permanente tout au long du roman. S'agit-il ici d'un hommage que Malek Haddad tenait à rendre à cet homme qui fut son « maître en écriture » et ami ?

2) Les lieux publics

Le jardin du Luxembourg :

Des lieux clos, Haddad nous transporte d'abord dans le jardin, aéré, où « *les statues grelottaient, impudiques orphelines* ». Cet espace apparaîtra à plusieurs reprises dans le récit. Il servira notamment de cadre à la rencontre de l'auteur et de Gerda. Pour décrire cet endroit, le narrateur a réuni plusieurs valeurs négatives et recourt à des oppositions remarquables :

« *Un Luxembourg vert bouteille, hostile, abandonné. Une oasis Taciturne. Une prairie en prison.* » (p.66)

Ce refuge calme et paisible reste malgré tout un lieu clos. En effet, n'est-il pas entouré de grilles et de murs. C'est d'ailleurs là, dans cet endroit propice à la réflexion sur l'existence qu'il prend conscience de sa situation quand « *ses yeux pèlerinaient* » dans son passé, dans son enfance. Il va proposer un étrange marché à un enfant apeuré, un soir où « *Paris s'enlisait dans sa légende* ». Il lui dit : « *je te donne cet harmonica et toi, tu me donnes ton âge.* »,

Le petit bar de la rue Saint-Sulpice :

Dans le bar de M.Maurice, les murs ne sont pas les porteurs d'un espace cruel qui enserme et emprisonne. Ce bar est à proximité du carrefour de l'Odéon, où « *Danton montre le ciel* ».

Ce lieu public jouit d'un statut particulier. Il constitue pour « l'auteur », contrairement au jardin du Luxembourg, un véritable abri, un refuge. Il y cherche un certain réconfort qu'il trouve auprès de son ami Maurice et du verre de rosé qu'il lui sert :

« *M.Maurice est un type bien. Cet homme est un havre sûr dans la nuit. (...) Et c'est là nuit qu'on apprécie les endroits sûrs.* » (p.36)

Ce qui rend ce lieu encore plus attachant, magique et captivant, c'est sans doute le verre de rosé qui détient en son fond tous les symboles de l'évasion. Car « *boire pour l'auteur* » est partir ailleurs, s'éloigner de ses peines. Il dit d'ailleurs « *le vin rosé, c'est le voyage* », c'est fuir dans une autre dimension.

En outre, nous relevons que l'évocation de la rue Saint-Sulpice dans ce roman résume à elle seule, l'attachement de Haddad pour Paris, malgré le froid et la pluie, malgré les rafles et la police et l'absence des persiennes peintes en bleu.

Le petit restaurant de la rue d'Assas :

Ce lieu pas « *trop moche* » se dresse entre Montparnasse et la rue Vaugirard. Il constitue le deuxième lieu de rencontre entre l'auteur et Gisèle. On remarque qu'il est accordé un intérêt tout particulier aux descriptions et aux dialogues des personnages. Gisèle tentera de faire parler l'auteur, mais là aussi, il demeure placide, mystérieux et impénétrable à la manière d'un personnage de Ionesco :

« *Gisèle avait demandé :
Parlez-moi de vous.
Il avait répondu :
- Je n'aime pas les meubles modernes !* » (p.58)

Le canal Saint Martin :

C'est lors d'une promenade derrière la gare de l'Est, que Gisèle va se confesser à l'auteur et finir par lui avouer son amour. Haddad s'attarde tout particulièrement sur le lieu de la promenade dont voici un extrait :

« Ils sont accoudés au parapet d'un pontelet de bois qui enjambe le canal Saint –Martin de ses pattes graciles. Le quai de Valmy promène ses pavés tristes. L'auteur vient souvent dans ce quartier (...). Il y trouve la paix laborieuse, la rumeur féconde. Les travailleurs ne sont pas nerveux. Les chalands glissent (...) » (p.102)

Dans le cadre de cette promenade, tout est invitation à partir, à prendre peut-être un nouveau départ, une autre direction, mettre fin à un exil forcé... Quant aux personnages ils paraissent tellement plus détendus, plus sereins... loin des murs des chambres et des bureaux où l'on étouffe. Il est juste que cet espace d'apaisement sain puisse ainsi être favorable à confiances et à la simplicité.

Ancrage réaliste et banalisation :

Ce relevé systématique des lieux permet de repérer les quartiers réellement fréquentés par Haddad. Les noms des rues, des quartiers, des lieux et des places rappellent en permanence l'espace réel, assurant ainsi au récit un ancrage réaliste. Les références, à des lieux réels ont pour effet de susciter le vraisemblable. Le Paris de Haddad se limite aux beaux et célèbres quartiers de la Capitale, tel que l'attestent les noms suivants : Rue Canivet, Saint-Germain, la Comédie française, la rue Danton, Saint'André des Arts, le Panthéon etc., un décor en somme assez conventionnel, que l'on rencontre dans la plupart des romans du XX^e siècle.

Haddad aurait d'ailleurs emprunté à Aragon cette attitude fondamentale en matière romanesque, qui lui est spécifique et qui consiste en la « banalisation ». Haddad choisit, pour raconter son histoire des lieux urbains simples, communs et connus, soit l'espace du quotidien le plus ordinaire qui soit comme pour mieux préserver son authenticité ; car l'aventure réelle est dans l'homme.

Haddad, un paysage de fermeture :

Le paysage de Haddad est essentiellement un paysage de fermeture. Nous remarquons que les événements les plus importants se déroulent essentiellement dans les lieux clos : appartement, bureaux, bar, restaurant, chambre. Chaque fois que les protagonistes passent par un lieu clos, il y a quelque chose de décisif et d'irréversible qui survient.

Le clos ici prend la figure du tragique de la solitude qu'elle soit subie ou égoïstement revendiquée....Le renfermement sur soi-même, la recherche de la solitude constituent de toute évidence un choix délibéré pour l'auteur.

Espace et séquestration :

En outre, le sémantisme des lieux clos des endroits fermés, impose la présence d'un autre monde, celui de la mort : une espèce de tombeau dans lequel est enfermé l'auteur, car il le prive de contacts réels avec l'extérieur, de communiquer et d'être compris surtout. Il le prive en fait de toute cette lumière inhérente à la vie.

C'est ce qui explique pourquoi il décide de se séparer de Gerda qu'il refuse d'enfermer avec lui, Gerda partie, il se recroqueville de nouveau dans sa coquille et pleure « *en refermant l'étui vide de l'harmonica* », cadeau de cette dernière.

L'espace clos, les endroits fermés et emmurés dans ce roman imposent l'idée de séquestration qui suggère la crise existentielle par excellence. En effet, l'auteur (personnage de Haddad) se sent délaissé et détaché de ce monde avec lequel il ne peut communiquer car :

« L'auteur est un monologue. Ce moteur ronronnant que personne n'écoute. Quand la mouette est orpheline. Quand personne n'écoute la radio. Quand personne ne vous lit. Quand personne ne frappe à votre porte. Quand personne ne vient vous souhaiter une bonne nuit. Quand personne est tout le monde. » (p.43)

Et c'est lui-même qui entretient scrupuleusement cette sordide situation. En effet, il demande à Gerda de s'en aller. Il refuse de publier son manuscrit. Il est persuadé que personne ne peut le comprendre. Alors, à quoi bon le publier ? Il refuse l'amour de Gisèle, etc.

Autrement dit, il est en dehors de toutes les situations. Sa place n'est pas là, n'est nulle part. Il étouffe. Il est dans une espèce d'incarcération subjective dont il a lui-même dressé la muraille. La clôture est refus des autres. L'auteur a l'air d'évoluer dans un monde où il ne cherche même plus

à se faire une place. Il est le témoin malheureux de la vie, des événements qui ne font que le renforcer dans ses incertitudes.

La solitude de l'auteur entraîne au début un phénomène de repli, associé à une sorte de révolte passive qui finit par bouter la possibilité qui s'offrait à cet étrange personnage de publier son manuscrit. Il renonce à ce projet qui lui tenait tant à cœur au début. « L'auteur » est en échec, son œuvre raconte l'échec d'un amour (celui de Moulay et de Yaminata) et qui aboutit à la mise en échec d'un amour prometteur : celui de Gisèle : l'amour ne peut apporter qu'un simulacre du bonheur.

Paris et guerre d'Algérie :

A travers ce choix de décors, un sentiment semble dominer : l'impression que le héros erre en permanence dans une ville, Paris en l'occurrence, qui réunit en elle tous les éléments d'une séquestration parfaite et absolue, reflétant ainsi un réel tout à fait négatif parce que le temps est à la guerre. L'auteur est exilé. Il est loin surtout loin de Constantine ! Constantine... dont l'absence est si éloquente dans ce roman !

Paris se présente se révèle ici comme une ville sinistre et funeste où les pigeons viennent rendre le dernier soupir ; où « *les rues ferment les bras* », puissante métaphore de la séquestration de et par l'existence. Le protagoniste subit lourdement l'espace urbain, hostile et froid, qui le repousse et l'agresse, et rime si bien avec agressivité, indifférence, solitude, incommunicabilité, étouffement et incompréhension. Parce que,

« *Il (l'auteur) n'habite pas une maison bleue aux volets verts sur la colline (...) Paris fait du bruit. IL y a toujours Paris... Il y a partout Paris à Paris.* » (p.18)

Haddad transpose dans l'espace romanesque un réel totalement négatif car Paris en ce pénible moment de l'histoire de l'Algérie vient trop lui rappeler son exil forcé. C'est l'abandon de sa communauté, sa société et sa famille. Paris est liée à la mort imminente et lente car l'on n'y trouve que des gazelles empaillées. C'est une forte image symbolisant le rétrécissement de la liberté de l'auteur voire sa perte. Une seule fois néanmoins la perception de l'espace s'en trouve modifiée un jour quand l'amour promet, quand, dit-il :

« *Paris ne pleuvait plus. Une de ces incompréhensibles journées de ciel bleu au milieu de l'hiver. Les murs et les pavés du coup paraissaient insolites (...) Et l'homme trimbale un poème. Paris l'a deviné qui connaît bien son monde. Le verra-t-on jamais s'ennuyer dans les colonnes d'un journal, ce poème qui parle de l'air d u temps, qui remercie le bon dieu, et qui s'en va rimer avec Paris content ?* » (p.57)

Ou encore écrit Haddad :

« *L'auteur transporte toujours un poème. Paris le sait. Paris ne l'emmerde pas. L'auteur n'aime pas Paris mais lui voue une solide reconnaissance. Paris le laisse vivre.* »

Dans ce court passage la reconstruction de l'espace est tout autre. La description prend une tout autre coloration. L'euphorie de l'homme dit l'espace. Un pan de sa solitude est momentanément tombé. Quelqu'un a enfin troublé son cœur .Gisèle a dit : « *J'ai lu votre livre et il est tout ému.* »

Il s'agit là d'un rare moment où l'auteur peut rimer avec Paris tout content et consent à embrasser un lieu avec quelque allégresse, optimisme et bonheur. L'analyse permet de percevoir une ambiguïté du décor haddadien : l'espace urbain (Paris) dans ce roman semble tenir à la fois d'un décor réaliste et d'un univers symbolique. D'un espace réaliste quant il s'agit par exemple de la description des lieux qui suscitent l'illusion réaliste afin de sauvegarder le vraisemblable : mais par delà l'opacité des choses nous avons l'impression que Haddad perçoit une autre réalité d'où un certain nombre d'images conçues délibérément comme allégoriques ou symboliques l'étui vide de l'harmonica, le pigeon mort, la gomme devant le manuscrit, la corbeille à papiers, etc.

Conclusion générale :

L'espace de Haddad dans ce roman est essentiellement un paysage affectif ; sa perception plonge profondément dans chair, dans sa vie. Le bonheur en ce temps-là, est d'être sans doute et d'abord à Constantine dans la justice et paix. La ville de Paris aussi belle qu'elle soit ne peut transcender les réalités historiques. Tant qu'il y a la guerre, l'exil, la rafle, « *la prison bleue qui pleure aux sanglots des sirènes....* ». On ne peut concevoir l'espace de la contrainte quel qu'il soit comme salvateur.

L'espace parisien semble révéler à l'homme (Malek Haddad) au travers de ses personnages la gratuité de son existence. ... Il se prête à lire comme un douloureux retour sur soi-même. Ce roman, est celui de sa solitude dans l'espace de l'exil forcé. Seule la liberté de choisir son « espace » permet de percevoir la beauté et la poésie du monde qui entoure le créateur et ses personnages !